

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 7 (1869)  
**Heft:** 15

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-180377>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 01.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

eût pû passer pour un chef-d'œuvre. Avec les lambeaux d'une indienne dont l'œil le plus exercé n'eût pu reconnaître la couleur primitive, elle s'efforçait de faire un vêtement neuf, pour son petit Gustave, âgé de dix ans. Elle aussi était pâle, les larmes lui coulaient quatre à quatre sur les joues, encore avait-elle, soin de cacher à son mari, qu'elle pleurait. Debout près d'elle, Gustave portait son petit frère; on lisait la faim sur son visage. Deux autres enfants, assis sur le plancher, pelaient des pommes de terre, l'un avec le manche d'une fourchette cassée, l'autre avec un vieux couteau. Ils avaient soin de faire la pelure mince, afin de ne rien perdre du précieux aliment que Lisette, âgée de huit ans, lavait dans un baquet, avant de les couper en tranche. Sauf le bruit du métier, un silence profond régnait dans la chambre, un gros soupir du père ou de la mère faisait de moment en moment, diversion.

Nous devons dire pour l'honneur de Bastian, qu'il fut frappé du coup d'œil que présentait la famille et que sentant cette misère et cette douleur au delà des bornes, il s'arrêta. Mais il avait la tête trop pleine des riantes images de bonheur dont il venait de s'entretenir avec Regina, pour s'arrêter au spectacle navrant qu'il avait sous les yeux. Il salua donc la famille, s'assit sur des débris qui lui furent présentés, sous le nom de fauteuil, et dit avec un embarras visible: « Vous présumez probablement, maître Peltzig, la raison qui m'amène? » — Je voudrais ne pas le savoir, » répondit le tisserand avec un gros soupir. Cela vaudrait mieux, pour vous et pour moi. Vous venez, sans doute, chercher vos intérêts? — Plus le capital, si possible! répondit Bastian en fixant, des yeux, le plancher. Il m'est, poursuivit-il, après une minute de silence, survenu une affaire qui m'oblige de faire rentrer le capital.

— Grand Dieu! aujourd'hui! murmura Peltzig, d'une voix sourde. Martha, poursuivit-il, en s'adressant à sa femme, raconte à M. Bastian comment nous nous sommes procuré ces pommes de terre que nous allons cuire pour le dîner. Martha ouvrit la bouche pour parler, mais il n'en put sortir qu'un long et amer sanglot, accompagné de deux torrents de larmes. Elle cacha son visage dans son tablier et resta là comme une image poignante de la misère et de la douleur. « Aujourd'hui, poursuivit le tisserand avec un sourire plus pénible encore à voir que les larmes de Martha, pour notre dîner, nous faisons un chef-d'œuvre dont peu de personnes auraient l'idée, nous mangeons mon habit de noces transformé en deux petites mesures de pommes de terre. Si vous voulez prendre part au repas, nous vous invitons de bon cœur! » Le ton et le sourire du tisserand pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de Bastian. Toutefois il prit une figure sévère. Ce qu'on venait de lui dire pour l'adoucir, alla directement à l'encontre de ses plus beaux projets. Il ajouta, d'un ton couronné: « Maître Peltzig! je ne suis pas venu ici pour plaisanter, et ce n'est point ainsi que j'entends l'affaire. Vous auriez certainement mieux fait, de ne pas m'emprunter les vingt florins et m'en donner un titre, si vous saviez ne pas pouvoir me rembourser lorsque j'en aurais besoin. Je suis fâché de ne pouvoir faire autrement.

(A suivre.)

Si notre pays possède de bonnes écoles, desservies par de bons maîtres, tous leurs élèves ne profitent pas également de l'instruction qu'ils y reçoivent; en voici une preuve évidente: c'est un sujet de composition traité de la manière suivante par un jeune homme près de sortir d'une école primaire du canton, réputée excellente:

« Composition sur l'amour de la patrie.

» La patrie il faut l'arandres florissante il ne faut  
» pas dire qu'on l'aime, et qu'on ne l'aime pas, il  
» faut lui obéire. Il faut l'aimer de tout son cœur,  
» la patrie est le plus grand bien faits qu'on puis  
» trouver, on peut faire tous ce qu'on veut, xcepter

» celui de voler, de ne pas prendre ce qui ne nou  
» apartin pas, de tuer, il ne faut pas être méchant  
» envers nos mètres et nos consitoien il faut bien  
» vivre en sositété ne pas frauder dans la compagnie.  
» Il ne faut pas faire a autrui ce qu'on ne voudrai  
» pas qu'on nous fut fais, les Suisse dans lensien  
» temps navais pas une bonne patrie il y avais le  
» baillis qui les tenais ferme y payait des impaux  
» amort en France il paie desimpos su les carau  
» dans les campagne il y a des jeans kimète de pa  
» pier huile. In si il faut être riche pou en Franse  
» les pauvres ne peuve pas y demeurer y ni a pas  
» bien des pauvre parce que y a trops dinpaut. La  
» patrie a la frontière a besoin de tous nos bras.  
» Je ne sait plus rien que mettre! »

Une modiste en renom,  
Sur la glace de sa porte,  
En relief a mis son nom.  
On lit: *Maison Delaporte.*

— Ce n'est pas que cela m'importe,  
Mais avec plus de raison,  
Au lieu de: *Maison Delaporte*  
Moi, j'aurais mis: *Porte de la maison.*

Un souvenir de Lamartine:

En 1849, dans un salon littéraire, la maîtresse de maison le pria d'inscrire quelques vers sur un album. C'était au lendemain de ses déceptions politiques. Le malheur avait déjà passé sur lui; aussi écrivait-il le quatrin suivant:

Dans ce cimetière de gloire,  
Vous voulez ma cendre. A quoi bon?  
Pendant que j'inscris ma mémoire,  
Le temps pulvérise mon nom.

Béranger, qui se trouvait présent, prit vite la plume et écrivit au-dessous:

Si le temps, pour montrer jusqu'où va son empire,  
Pulvérise en effet le beau nom que voilà,  
Qu'il daigne, sur celui que j'ose encore écrire,  
Jeter un peu de cette poudre-là.

— La livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants: I. Jean-Jaques Rousseau au Val de Travers, par M. Fritz Berthoud. II. Les dernières découvertes dans l'extrême nord, par M. le professeur Oswald Heer. III. Contes humoristiques. — Une simple égratignure. — Seconde partie. IV. Lamartine par M. Eugène Rambert. V. Chronique. VI. Causeries parisiennes. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Les Alpes suisses, par Eugène Rambert. — Compte-rendu des conférences générales des instituteurs neuchâtelois, années 1865-1866. — Les bains et autres établissements curatifs de la Suisse, par le Dr Meyer-Ahrens,

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

## VIN ROUGE DE FRANCE

Par pièce et demi pièce, acheté directement chez les propriétaires, dans un des meilleurs vignobles de France. Ce vin qu'on se charge de rendre à domicile, est excellent pour la table et peut être livré sous toutes garanties.

S'adresser au magasin Monnet, place St-Laurent.